

Jeudi 23 avril 2009 | N° 3377

Critique: «Black swan» au Théâtre de Bonlieu à Annecy

Gilles Jobin danse avec les chevaux

L'enfance du geste. Le chorégraphe suisse Gilles Jobin, 45 ans, aspire à cette liberté, cet état d'innocence que seule la maturité autorise. Mardi soir, à Annecy, *Black swan*, sa nouvelle création, possédait cette force-là, justement: la pente du rêve, celle qu'on emprunte à l'âge adulte, comme pour renouer avec soi, ou se perdre, ce qui revient au même. A Bonlieu, avant Lausanne et Genève cet automne, Gilles Jobin et trois danseurs passent en douceur au pays des songes, là où l'enfant dialogue avec des fauves en peluche, où le jouet se révèle paysage. *Black swan* est doté de cette pureté dans l'énoncé du fantasme. C'est une pièce qui déteint, qui berce, qui appelle à des chevauchées intérieures.

Que voit-on? Le vide, d'abord. Et la nuit qui le recouvre, nuit caressée par des grelots électroniques, échos de sanctuaire, de montagne magique, conçus par le compositeur Cristian Vogel. Surgit la danseuse Susana Pana-

dès Diaz, débardeur mauve sur musculature fine. Elle s'épanche. Non, se rétracte, bras cérémonieux, s'offre et se cache, tête baissée soudain. Elle n'est plus seule à présent: à distance, Hildur Ottarsdottir cède à une turbulence, subit la gravitation, chute et renaît. Ces deux solitudes se cherchent, bientôt rejoignent par Gabor Varga.

Cette partie-là, c'est le premier acte de *Black swan*. Domine ici le bonheur de la forme, celle qui s'ébauche au studio. La bascule vers la jungle des songes, c'est Gilles Jobin qui la déclenche. Il apparaît en Méphisto de préau. Ses mains sont un poème: des gants en forme de lapin. Désormais, tout est jeu. L'un fait le loup, touche des camarades qui se figent. L'enfance prend ses aises: des chevaux nains, de ceux qu'on trouve dans les magasins, donnent un air de prairie à la scène. Les interprètes s'en saisissent, puis les entraînent dans une mêlée, chaos de jambes et de pattes. Jouissance de berceau.

Autre vision: armés d'aiguilles géantes, les acteurs croisent leurs destins, mains souveraines posées sur les tiges – trois mètres au moins. L'élégance du geste, encore.

A l'abstraction, qui a souvent été sa marque, Gilles Jobin substitue une veine surréaliste. Cristian Vogel l'escorte de ses timbres – sa composition est d'une luxuriance magnifique. L'apothéose est en soi un appel: les chevaux occupent seuls le plateau, tournés vers nous, comme en ordre de bataille. Cet épilogue ne clôture rien: il est en soi promesse de mouvement. L'animal et l'enfant en sont comme les garants. Gilles Jobin avance ainsi, toujours plus loin dans l'invention, toujours plus près de soi. Alexandre Demidoff

Black swan, Annecy, Théâtre de Bonlieu, je 23 avril à 20h30 (loc. 0033/450 33 44 11); Lausanne, Arsenic, du 22 au 26 septembre; Genève, Théâtre du Grütli, du 8 au 12 décembre.